Document généré le 3 juin 2025 11:24

24 images

24 iMAGES

Le refus du monde
Curling de Denis Côté

Pierre Barrette

Numéro 149, octobre–novembre 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/62897ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Barrette, P. (2010). Compte rendu de [Le refus du monde / *Curling* de Denis Côté]. *24 images*, (149), 69–69.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le refus du monde

par Pierre Barrette

© Métropole Films

Denis Côté nous a habitués dans ses précédents films (notamment ***Les états nordiques*** et ***Elle veut le chaos***) à des univers formellement très travaillés mais narrativement un peu lâches, les « histoires » qu'il y développe s'apparentant à autant de micro-récits dont le cumul ne se constitue jamais en une narration homogène. Cet aspect de son travail, qui contribue à l'austérité un peu rugueuse de son cinéma, compte aussi pour une part de l'étrange pouvoir de séduction qui en émane résolument ; Côté construit des mondes à la fois complexes et épurés, il imagine des personnages qui semblent vivre un éternel présent, comme coupés de leurs racines sociales mais également d'un passé qui leur fourniraient une identité psychologique stable.

Curling, qui a remporté à Locarno le Prix de la mise en scène, poursuit dans cette veine – qu'on dira abstraite à défaut de mieux – mais, comme plusieurs l'ont fait remarquer, il s'agit aussi de l'œuvre la plus accessible de l'ancien critique. Non pas que l'auteur se serait soudainement transformé en conteur traditionnel (ni en émule d'Éric Tessier ou d'Érik Canuel), mais contrairement à ses précédents opus, le film offre une matière narrative suffisamment organisée pour que le spectateur y trouve ses points de repère, et son humour légèrement décalé tend à désamorcer une certaine lourdeur du scénario.

Comme son titre – qui en offre une belle métaphore –, le récit de ***Curling*** est à prendre au second degré : ce père et sa fille qui vivent en quelque sorte en symbiose, un peu en retrait de la société (la jeune fille n'est jamais allée à l'école, le père occupe des emplois marginaux), nous parlent en effet du rejet des conventions, d'une liberté rare et difficile à assumer, d'une sorte de refus du monde fondamental, premier. Côté est possiblement le moins sociologue, le plus philosophe de nos cinéastes : ici, le fait divers (des cadavres qui s'amoncellent dans un sous-bois, un jeune garçon laissé pour mort sur le bord de la route) ne sert jamais de prétexte ou d'amorce au récit, il agit plutôt comme un prisme, décomposant en facettes la personnalité des deux protagonistes, qui reste pourtant opaque, porteuse d'un mystère dont chaque plan se fait l'écho.

C'est pourquoi il est possible d'imaginer mille motivations au geste déraisonnable du père (il cache le corps de l'enfant mort) ou au rituel étrange de la fille (elle s'allonge parmi les cadavres) : rien dans le film ne les justifie, sinon justement le sentiment d'une implacable peur née de la confrontation avec le monde, quelque chose comme une horreur ontologique. Le film d'horreur ou le drame psychologique développerait ce motif, il l'actualiserait dans une forme sensible, s'en servirait pour nourrir la narration de péripéties physiques ou morales ; Côté se contente d'en établir la puissance brute, dégagée des motivations que lui conférerait un récit plus classique.

Mais la grande qualité de ***Curling***, comme c'était le cas de ***Elle veut le chaos***, c'est sans contredit le sens du cadre et de la composition qu'y démontrent Côté et sa directrice photo, Josée Deshaies. Rarement en effet une œuvre affiche-t-elle aussi radicalement son parti pris pour l'image cinématographique contre la « mollesse » télévisuelle, contre le clinquant hollywoodien nourri à l'image de synthèse, contre le léché publicitaire qui envahissent systématiquement les écrans aujourd'hui. Le cadrage chez Côté est pictural sans être maniéré ; le cinéaste se sert comme nul autre du paysage québécois – vastes étendues neigeuses, haute forêt sur laquelle se détache, minuscule, une silhouette humaine, routes perdues au milieu de nulle part –, mais lorsqu'il filme les lieux les plus ordinaires – quoi de plus ordinaire qu'une salle de bowling ? – il s'en dégage une vérité, une poésie qui rappelle le Forcier des années 1970, à qui pourtant il ne doit pas grand-chose tellement leurs univers respectifs sont éloignés.

Cette esthétique qui définit de mieux en mieux l'esprit de son cinéma, et qu'on pouvait trouver fabriquée ou un peu artificielle dans ses précédents films dans la mesure où elle servait un récit pratiquement dépourvu de résonances humaines, trouve ici sa pleine justification : signe de maturité artistique, un équilibre s'est établi entre le regard de Côté – lucide, incandescent, formaliste dans le bon sens du terme – et l'univers chargé d'émotions qui le prolonge désormais.

Québec, 2010. Ré. : Denis Côté. Ph. : Josée Deshaies. Mont. : Nicolas Roy. Son : Frédéric Cloutier. Int. : Emmanuel Bilodeau, Philomène Bilodeau, Roc Lafortune, Sophie Desmarais, Muriel Dutil, Yves Trudel, Anie Pascale Robitaille, Johanne Haberlin. 92 minutes. Prod. : Denis Côté et Stéphanie Morissette pour Nihilproductions. Dist.: Métropole Films

Sortie prévue : 12 novembre 2010